

Philippe Heurcelance

L'Obscur du volcan
ou
La marche dans le labyrinthe



L'Obscur du volcan
ou
La marche dans le labyrinthe

EXTRAIT



Philippe Heurcelance

L'Obscur du volcan

ou

La marche dans le labyrinthe

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3559-0

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Dans ce livre inclassable, autant dire à l'image de notre temps, le lecteur est invité à faire un bref séjour dans une île instable où un pochard, peut-être plus lucide que les autres, récite éloquemment l'avis de décès d'un monde qui a perdu le pouvoir d'exister.

En même temps le narrateur, témoin des événements de l'île, part à la recherche de la Racine des choses, du feu obscur qui couve dans la montagne, et qui se manifeste dans les désordres du carnaval.

Dans la nuit universelle où flamboient des soleils incompréhensibles, s'ébattent des gens qui tantôt ont déjà renoncé, tantôt guettent la miséricorde de l'Inconnu, selon la fantaisie de chacun.

Les êtres comme les choses passent et s'en vont ; mais peut-être certains, sensibles au dire des légendes, ont-ils su gagner le vrai de l'île, ou l'île vraie, son double qui fut jadis l'objet d'une quête merveilleuse.

Le témoin rapporte cette histoire à mi-chemin entre le réel et le songe qui échangent leurs vertus.

Chez les Aborigènes d'Australie, le principe guruna du Rêve peut être détruit par la foudre – il erre encore quelque temps, puis disparaît.

EXTRAIT

PREMIÈRE PARTIE

EXTRAIT

PROLOGUE

L'île n'en finit pas de faire naufrage. Elle bascule dans la mer d'un lent mouvement qui soulève la poupe à l'ouest, submergeant progressivement toutes choses qui s'étaient confiées au rivage. Des maisons de bois doivent être évacuées, et leurs habitants observent une dernière fois le soleil couchant vers lequel navigue le grand vaisseau – vers le pays des morts qu'on scrutait et qu'on écoutait passionnément aux heures mystiques du soir, et dont on attendait des oracles. Mais la machinerie du navire n'est plus soumise au plan originel, elle est entrée en dissidence ; ses énergies rougeoyantes obéissent à un dynamisme antérieur qui dépasse les moyens de l'île, elles ne sont plus le pouvoir qui mène au port, c'est une insurrection des forces chtoniennes qui brise la forme qui les contenait. Une poussée ascensionnelle surgit des profondeurs, de celles dont on ne parle qu'à mots couverts, sous le masque du mythe, lequel est assurément plus évocateur que les pauvretés géologiques qui voudraient circonscrire l'abîme. Seul le grand rythme poétique, du type incantatoire, possède le privilège de prononcer le nom des dieux d'en-bas, quoique ce ne soit pas sans conséquence,

car le son a le pouvoir de réveiller ceux qui dorment dans l'obscur de la substance. Et l'île sombre en des abysses innommés, et ses passagers sont saisis par la grande frénésie qui exacerbe la danse des hauts jours, ceux du carnaval où le fond du monde se manifeste.

En son péril, l'île appelle dans la nuit. C'est une stridence profuse, une cacophonie qui apostrophe les étoiles ; mille bêtes protestent du sort qui leur est fait et tournent les yeux et la voix vers ces lumières d'en haut qui, cependant, ne visitent point la terre, à moins qu'il faille prendre en considération d'antiques légendes qui racontent la venue de certains feux célestes parmi les vivants, et c'est peut-être cette mémoire qui crie vers les êtres ignés qui scintillent au loin.

L'île clame sa souffrance d'être, et d'être insuffisamment ; il y a un manque à combler, et qui d'autre la terre peut-elle appeler si ce n'est le ciel dont la ténèbre recèle mille soleils qui s'allument et s'éteignent en une fontaine perpétuelle ?

Écoute, c'est ton nom que la nuit épelle. Elle ne t'ignore pas et te tient pour l'un des siens. Écoute, la clameur universelle emporte ta propre passion vers l'indéfini des espaces – et secrètement chacun espère la réponse oraculaire issue de quelque ailleurs.

1

Ce bruit des nuits, c'est, avec la chaleur, ce qui m'a d'abord saisi quand je suis descendu de l'avion. J'ai cru que c'était le souffle du réacteur qui brûlait l'air, mais en m'éloignant, la même chaleur m'enveloppait, lourde, comme un poids d'existence. Et puis, j'ai entendu des grincements et des crissements que je n'ai pas identifiés. Il me semblait qu'une énorme machine raclait ses rouages rouillés dans l'aéroport. J'ai regardé les gens autour de moi, qui n'apparaissaient nullement étonnés, et montraient plutôt une belle humeur très riante, sans doute heureux d'être de retour chez eux. J'ai été longtemps à comprendre que la machinerie en détresse c'était la nature elle-même, que les nuits tropicales ne sont pas réservées au silence, et qu'il faudrait m'en accommoder. J'en ai été plutôt indisposé, et je restais là, debout, vaquant, attendant le collègue qu'avait dû m'envoyer la direction.

Je travaillais dans une entreprise de parfums, laquelle avait jugé bon d'extraire les fragrances des plantes tropicales. En ces latitudes, la terre produit de remarquables végétaux, aux dimensions géantes et polymorphes. La force générative du terreau est invincible ; il recèle un pouvoir créateur qui s'alimente

et se renouvelle incessamment dans sa racine ignée, laquelle participe du feu interne caché dans le volcan. Aussi, les végétaux prolifèrent-ils sur toute l'île. C'est un mouvement qu'on ne saurait réfréner, impulsion première de la nature ; et contrairement à d'autres lieux où l'industrie humaine menace cette chevelure verte, par ici chacun est amené à se battre sans trêve contre l'invasion de ce vivant protéiforme, à couper, hacher encore et toujours mille tentacules qui progressent sournoisement, la nuit spécialement, en prenant des voies détournées pour mieux étreindre toute chose. Cet essor végétal est encore stimulé par les jeux conjugués de l'eau et du feu, car les pluies sont incessantes et abondantes, violentes et multipliées, imbibant le sol et ses créatures de sa vertu aquatique qui pénètre et dissout afin que le feu d'un soleil implacable féconde les marécages riches en possibilités. Alors, tout cela fond, fermente, se putréfie et se mélange, et des substances se marient et s'unissent pour donner naissance à d'autres formes qui commencent aussitôt leur expansion. Mais sous les troncs, les feuilles et les racines noueuses et débordantes, il y a une autre production plus insidieuse, autrement plus redoutable, c'est la moisissure, sorte de matière première pré-végétale ayant forme catégorisée ; il s'agit du premier moment des arbres et des herbes, mixture issue des noces des éléments, qui recouvre et bientôt pénètre le vivant, rongeur et dissolvant, tout en proposant sa vertu germinative ; paradoxe vivant, elle fait et défait dans le même mouvement, entretenant cette danse de vie et de mort qui distingue l'île, ce devenir permanent où rien ne se fixe nulle part, et tout s'éprouve alors comme un pur processus qui se rit des classifications conceptuelles. Par ici, rien n'est vrai ou faux, faute

d'identité arrêtée ; il n'y a que des germinations élémentaires qui croissent, s'élaborent et se défont bientôt dans une dynamique gratuite et inconséquente. Je dirai souvent cette répulsion que j'éprouvais pour le moisi et ses molécules qui altéraient les objets et les êtres. J'en arrêtais de respirer, d'inspirer ces particules virulentes qui me semblaient attaquer non seulement les organismes corporels, mais aussi les subtils équilibres psychiques des complexions animales.

2

C'est Isabelle qui est venue à ma rencontre, belle, mouvante, ondulante, très liane elle-même, éminemment vivante, avec quelque chose d'étincelant autour d'elle, comme l'irradiation d'une force érotique. J'ai été immédiatement pris, et je savais que je n'y pouvais rien. J'ai compris qu'Isabelle savait ce qui me remuait, et qu'elle l'approuvait. C'est ainsi que j'ai fait alliance avec cette femme, que j'ai mêlé ma substance à la sienne, non pas précisément pour le bonheur, mais par une nécessité où les dieux devaient être pour quelque chose.

Cependant, la séduction qu'elle exerçait sur moi était tempérée par le froid d'une ironie qui lui faisait commenter sèchement la marche du monde, et la protégeait de la sorte des chocs émotifs. Je m'éprouvais bien plus vulnérable, donc à sa merci, situation redoutable que je me suis efforcé de corriger par une mise à distance des événements intérieurs qui m'oppressaient, mais le plus souvent assez vainement.

Ma troublante collègue m'a conduit en voiture vers le bâtiment administratif où je devais travailler. J'ai donc traversé pour la première fois les espaces de l'île dans la dernière heure de la nuit. J'entr'apercevais de grandes formes végétales qui m'apparaissaient comme la réalité première de l'île. Et sur ce point je ne me trompais pas. La route sinueuse était déserte et on roulait dans un monde abandonné. Sauf qu'une fois Isabelle a ralenti pour doubler une silhouette humaine qui marchait très droite sur le bord de la route. Ma voisine m'a jeté un coup d'œil avec un sourire : « Ce sont les marcheurs de la nuit », m'a-t-elle dit d'une voix portant des sous-entendus, ajoutant : « N'en disons pas plus, vous verrez bien. » Curieusement, cette vision fugitive m'a vivement frappé, et j'ai su que j'étais appelé à retrouver ces singuliers « marcheurs. »

J'ai rencontré mes autres collègues plus tard, alors que la nuit et les siens s'en étaient allés. Il y avait là Mauvant, élégamment vêtu, ce qui était à remarquer sous ces latitudes où le climat favorise le relâchement vestimentaire. Il présentait comme un air de désolation qui émanait de sa personne entière. Je n'en ai pas été précisément enchanté, puisqu'il devait être mon voisin de bureau. Cependant, c'était d'abord un homme souriant et muet. J'ai appris bientôt que sourire et mutisme définissaient le personnage qui restait une énigme pour ses collègues.

Ensuite, j'ai fait connaissance avec le directeur Jean-René Mobil, qu'on appelait par son prénom, je n'ai jamais su pourquoi, d'autant que l'homme ne portait pas à la familiarité, grand, très courtois mais distant, le visage ascétique, avec un regard pénétrant qui intimidait.